

UN VERBE MÉCONNU*

C'est un phénomène archiconnu en basque, qu'un verbe qui a perdu sa conjugaison synthétique maintient encore longtemps des formes simples au mode impératif. Tel est le cas, semble-t-il, des verbes *erosi* «acheter», *igorry* «envoyer», *i(n)hardetsi* «répondre» et *utzi* «laisser». Ou bien, si l'on est de l'opinion que ces verbes-là n'ont jamais connu de conjugaison synthétique dans le parler réel, et que les formes simples *derosa* et *neroske*, *nigorra*, *zinhardetsan* et *dutzkeizu* ne sont que des monstruosités sans histoire nées de la cervelle ingénieuse du Sieur d'Oihenart — opinion qui n'est pas la mienne et que M. Michelena a relevée sans, paraît-il, s'y ranger¹ — il suffit de changer d'exemple en prenant des verbes tels que *eman* «donner», *erakutsi* «montrer», *esan* «dire», dont les formes simples sont abondamment attestées dans le passé, mais ne subsistent plus guère dans l'usage parlé, sauf, justement, à l'impératif.

Dans ces pages, respectueusement dédiées au professeur Michelena, dont l'oeuvre ainsi que la personnalité ont été pour moi une source continue d'inspiration pendant vingt-cinq ans bien comptés, je démontrerai que c'est bien dans le cadre que je viens d'esquisser qu'il faut insérer les formes impératives du type *indazu* «donnez-moi», *iguzy* «donnez-nous». Après une analyse minutieuse de ces mots et de toutes les formes attestées qui s'y rapportent, j'arriverai à la conclusion qu'il ne s'agit aucunement de formes contractées du verbe *egin* «faire», comme depuis Julien Vinson un nombre surprenant de basquistes se sont obstinés à croire, mais, au contraire, d'authentiques survivances d'un verbe ancien, identifiable d'ailleurs au verbe *jin*, dont le sens actuel est «venir».

De plus, je parviendrai à expliquer pourquoi ce verbe n'est utilisé dans ce sens-là que dans le nord du pays, et notamment dans la région du nord-est, et pourquoi il manque de formes synthétiques.

Entrons d'emblée dans la matière en revoyant d'abord les données de la question. Comme nous le verrons plus tard, il faudra faire entrer en ligne de compte aussi des formes non-impératives, mais, pour le moment, limitons-nous aux formes impératives, qui sont les plus répandues en temps modernes. Il ne fait aucun doute que les formes qui nous occupent, *indak*, *indan*, *indazu*, *iguk*, *igun*, *iguzy*, étaient autrefois

* J. L. Melena (ed.), *Symbolae Ludovico Mitscelena septuagenario oblatae*, II (Vitoria, 1985), 921-935.

¹ Voir sa conférence «Arnaut Oihenart», recueillie dans *MIH* (pp. 233-256) à la page 251.

communes à tout le pays basque. Notons d'ailleurs que les formes *indaztu* et *iguztu* sont toujours comprises çà et là dans le pays, notamment en Soule et dans la région guipuzcoane de Tolosa, grâce aux formules traditionnelles de la liturgie catholique: *indaztu grazia* «donnez-moi la grâce», *iguztu bakea* «donnez-nous la paix». Aussi le grammairien Azkue déclare-t-il en 1935 à propos de ce qu'il appelle «de verbe *in*»: «En impératif nous l'employons encore aujourd'hui: *indak* "donne-moi", *iguztu* "donnez-le-nous"» («Evolución de la lengua vasca», dans *Euskera* 16, 1935, p. 84). Quant aux témoignages textuels, c'est la mer à boire. Les formes susdénommées ont été employées par les auteurs suivants: J. B. Aguirre, Añibarro, Argaignaratz, Axular, Barrotia, Capanaga, Duhalde, Duvoisin, Etxeberri de Ciboure, B. Etxepare, Gazteluzar, Haraneder, Harriet, Lardizábal, Larréguy, Leizarraga, Lizarraga d'Elcano, Materre, Mendiburu, Micoleta, Oihenart, Pouvreau, Ubillos, Uriarte, Voltoire; et la liste est loin d'être complète.

Dans la fameuse collection de proverbes basques, le livre des *Refranes y Sentencias* de 1596, on trouve *yndac*, et deux fois *yndauz*, corrigé par Lafon en *yndaçuz*; dans une poésie galante biscayenne du 17^e siècle publiée par M. J. M. Satrustegui, on lit: *despedidan indaçu lastan bat* «donnez-moi une embrassade pour le départ»; dans le premier glossaire islando-basque, également du 17^e siècle et apparemment labourdin apparaît deux fois *indasu*: *indasudan: gef mier ad drecka* («donnez-moi à boire») et *indasupisavat: gef mier nochud* («donnez-moi quelque chose»); dans un catéchisme salazarais de la première moitié du 19^e siècle publié par M. Michelena (*FLV* 14, 1982, No 39), on note: *iguztu egunoroçco oguia egun* «donnez-nous aujourd'hui le pain quotidien»; dans un catéchisme souletin paru en 1942: *iguztu egun goure eguneko ogia* «donnez-nous aujourd'hui notre pain du jour» (*Baiounako Diozesako Katichima*, Tours, Mamé, 1942); et dans les sermons de Muzqui (entre Pampelune et Estelle), dont le style reflète, suivant M. Lecuona qui les a publiés, la langue parlée de cette région, il y a plusieurs exemples de la forme *iguztu* (M. Lecuona, «Textos vascos del siglo XVIII ...», *FLV* 5, 1973, 369-390).

Terminons enfin cette énumération en citant la ligne *Ama, indazut athorra* «Mère, donnez-moi une chemise» de la chanson souletine de Berterretx, que Henri Gavel, d'après les recherches de J. de Jaurgain, date du milieu du 15^e siècle, ce qui constituerait donc le témoignage le plus ancien des formes de cette classe.

Ainsi, on peut affirmer que ces impératifs sont attestés depuis la Biscaye à la Soule, en passant par le Guipuzcoa et le Labourd, sans oublier ni le salazarais, ni le haut-navarrais méridional. C'est à dire au pays basque tout entier, ou peu s'en faut. Il s'ensuit que nous sommes en présence d'éléments très anciens dans la langue.

De plus, on ne constate qu'une variation minime au niveau de la forme. Pour «donnez-nous», on a *iguztu*, forme qui n'admet qu'une variante rare *eguztu* dans certains textes haut-navarrais et une fois dans les *Refranes y Sentencias*. Pour «donnez-moi», on a généralement *indaztu*, sauf chez Etxepare, Voltoire et Lizarraga d'Elcano, qui écrivent *idaztu*. Nous reviendrons plus bas sur cette variante.

À ce point, il convient d'ouvrir une parenthèse, pour nous occuper de la dualité de forme qu'on a pu constater: *indaztu* avec *n*, *iguztu* sans *n*. Cette dualité, l'éminent grammairien Azkue trouvait si curieuse (voir *Morfología vasca* II, p. 559) que, pour en rendre raison, il s'est plu à élaborer une explication délicieusement fantaisiste en invoquant «le principe égoïste *do ut des*» (*Morfología vasca* III, pp. 111-112).

Quant à moi, j'avouerai franchement que je préfère appliquer, ici comme ailleurs, les principes —égoïstes ou non, mais plus scientifiques— de la phonétique historique, telle que nous la connaissons à l'heure actuelle. En effet, à la suite de la thèse admirable de M. Michelena, utilement complétée par une multitude de recherches ultérieures provenant du même auteur ou inspirées par lui, la phonétique historique basque est arrivée au point de maturité où elle est capable d'expliquer nombre de détails qui devaient inexorablement frapper de perplexité les bascologues d'antan.

Aidés ainsi du progrès de la science, fort notable en ce domaine au cours du demi-siècle qui nous sépare de la *Morfología vasca*, procédons à la recherche d'une solution satisfaisante du problème qui passionnait tellement l'abbé Azkue. Remarquons en premier lieu que le problème ne se pose que si l'on retient la forme traditionnelle du suffixe de la première personne du singulier. Si, par contre, on partait de la supposition que la forme *indazu* est un précieux archaïsme montrant que la forme originelle du suffixe *-da* était *-nda*, le problème s'évanouirait tout entier.

L'hypothèse, d'ailleurs, a bien de quoi séduire: une forme prénasalisée *-nda*, derrière laquelle on pourrait entrevoir *-nida*, constituerait en somme le chaînon manquant entre le suffixe *-da* et le pronom personnel correspondant. Après tout, on ne voit pas du tout pourquoi l'homonymie si naturelle entre pronom et suffixe personnel aurait été limitée au pluriel. Malheureusement, si séduisante qu'elle soit, la conjecture s'avère inacceptable. C'est que le vieux texte des *Refranes y Sentencias*, où se trouve en effet la forme *yndac*, contient aussi la forme correspondante d'impératif futur: *yquedac*, archaïsme s'il en fut. Or, cette forme-là est en flagrant conflit avec l'hypothèse proposée, qui exigerait *yquendac*. Par ailleurs, on aurait bien de la peine à préciser par quel mécanisme la forme hypothétique *-nda* se serait partout réduite à *-da*. Pour ces raisons, il faudra bien nous en tenir à la forme traditionnelle *-da*, et poursuivre notre analyse à partir de là.

Afin de ramener dans ces conditions la dualité concrète des formes à l'unité, ce qui est l'idéal professé de la phonologie diachronique aussi bien que synchronique, il faudra supposer ou bien que la nasale est de trop dans *indazu*, ou bien qu'elle fait défaut dans *iguzu*.

Pour ce qui est de la première possibilité, remarquons que la génération spontanée d'une nasale est un phénomène bien connu, mais tout de même assez rare, toujours dû à des causes spéciales, parmi lesquelles l'étymologie populaire joue le plus grand rôle. Comme on ne voit pas du tout comment des causes de cet ordre auraient pu intervenir dans notre cas, nous préférons explorer la seconde possibilité. Nous partirons donc d'une racine de la forme *in*, tant pour *iguzu* que pour *indazu*. Le problème se pose maintenant dans les termes suivants: comment expliquer la perte de la nasale dans *iguzu*, à la fois que son maintien dans *indazu*?

On sait qu'en basque le *n* non-géminé est tombé en position intervocalique à une époque antérieure au onzième siècle (*FHV*, 15.3). Ce qui est moins connu, c'est qu'à une date difficile à préciser mais sûrement assez ancienne, il y a eu au moins une ébauche d'amuissement de la nasale en position intérieure préconsonnantique. Cette tendance paraît avoir affecté uniquement la nasale à réalisation vélaire, et semble s'être imposée surtout quand celle-ci était en contact avec une voyelle fermée. Aux exemples fournis par M. Michelena: *igel* «grenouille» de *ingel* (*FHV*, 15.9), *ikatz* «charbon» de *inkatz* (*FHV*, 17.10, *FLV* 3, 1971, p. 265), *ukendu* «onguent» du latin

unguentum, (*h*)*ukitu* «toucher» de *hunkitu*, on peut ajouter *mikatx* «amer» de *minkatx*, et *txikar* «menu» de *txinkar*.

Il est vrai que dans sa thèse M. Michelena penche pour une interprétation de ces faits qui ne coïncide pas avec la mienne. À ce qu'il semble, il est porté à regarder ces nasales comme autant d'intruses. Et c'est précisément à propos de l'exemple *hunkitu* qu'il affirme nettement sa position: «La nasale doit être secondaire, car, sinon, il serait étrange que *nk* ne se soit sonorisé nulle part en *ng*» (*FHV*, p. 215). À ceci on peut objecter d'abord que le groupe *nk*, quoique sensiblement moins fréquent que *ng*, ne manque totalement dans aucun dialecte basque comme l'a déjà observé Campión (*Gramática*, p. 75), et, ensuite, qu'il s'agit là d'une position plutôt paradoxale, car elle revient à expliquer un mystère, savoir, la non-sonorisation de l'occlusive, par un mystère autrement formidable, celui de l'origine de la nasale, jugée secondaire.

Du reste, le mystère de la non-sonorisation n'est peut-être pas si insondable qu'il ne paraît à première vue. Remarquons que la chute de la nasale n'opère déjà plus dans les emprunts romans, tels que *inguru* «alentours» et *ingude* «enclume», qui sont pourtant toujours sujets à la sonorisation, comme le montre l'exemple même du mot *ingude*, qui provient du latin vulgaire **incude*. Il est donc plus que probable que la perte de la nasale fut suffisamment ancienne pour avoir priorité temporelle sur la sonorisation. D'autre part, les formes à nasale attestées en période moderne ne constituent pas, comme on pourrait le croire, des résidus conservés intacts de la période primordiale d'avant la chute. En un sens, la nasale est, en effet, secondaire: elle a été rétablie à partir de la voyelle précédente, pour autant que celle-ci était restée nasalisée, par-ci par-là à travers le territoire basque, en souvenir de la consonne nasale perdue depuis des siècles. Bref, durant tout le règne de la sonorisation, *hunkitu* dut s'être prononcé *hũkitu*, forme sur laquelle la règle n'avait pas de prise.

Je conclus qu'il n'y a aucune difficulté à admettre l'existence à une certaine période d'une règle d'amuissement de la nasale vélaire, nasale qui est la plus instable de toutes, tant dans les langues romanes que dans les langues germaniques. Nous pouvons rappeler, à ce sujet, les participes passés *gebracht*, *gedacht* des verbes allemands *bringen* «apporter» et *denken* «penser». Je m'aperçois d'ailleurs, soit dit en passant, que je n'ai fait ici que réitérer une vieille thèse qu'un savant amsterdamois, l'illustre jonkheer Van Eys, soutenait, il y a plus de cent dix ans, en affirmant qu'en basque le *n* disparut devant *k*.

À présent, la solution de notre énigme est claire: La nasale du mot *indazu*, étant de réalisation dentale, n'est pas affectée par la règle que nous venons de formuler; par contre, la nasale de la forme **inguzu*, devenue vélaire à la suite d'une assimilation régressive normale en basque, tombera sans laisser de traces, et cela à une période bien avant nos premiers textes.

Tout cela est bel et bien, m'objectera un lecteur quelque peu malin, mais comment expliquez-vous le maintien de la nasale vélaire des formes verbales *baitinguzquet* et *eztinguztequen* dans Leizarraga, et *enguztaçu* du premier poème d'Etxepare? Eh bien, dirai-je, rien de plus facile. La forme *ingu* est évidemment une contraction de la racine *inguru*, qui signifie «entourer», et cette racine est exempte de la règle d'amuissement en tant qu'emprunt roman. À l'appui de cette hypothèse, que je crois nouvelle, je traduirai ici les passages en question:

Uste duc ecin othoitz daidiodala orain neure Aitari, eta baitinguzquet bertan hamabi legio-ne baino guebiago Aingerm? «Penses-tu que je ne puisse invoquer maintenant mon Père, qui m'entourerait à l'instant de plus de douze légions d'anges?» (Leizarraga, *Mt.*, 26, 53).

Eta baldin anayea edo arrebá billuciac badirade, eta peitu egumeco vitangaren: Eta guetarie cembeteic haey erran diecén, Çoaçte baquerequin, bero çaitexzte eta asse çaitexzte: eta extinguzteçuen gorputzaren necessario diraden gauçac, cer probetchu duqueite? «Si un frère ou une soeur sont nus et manquent de leur nourriture quotidienne, et que l'un d'entre vous leur dise: Allez en paix, chauffez-vous, rassassiez-vous, et que vous ne les entourez pas de ces choses qui sont nécessaires pour le corps, quel profit auront-ils?» (Leizarraga, *Jac.*, 2, 16).

Othoy iauna enguztaçun lagun çure saynduyac

Enexayac venci enaçan neure azquen finian.

«Je vous en prie, Seigneur, entourez-moi de vos saints comme assistants, pour que mon ennemi ne me vaille point au terme de ma vie.» (Etxepare, *LVP I*, vers 72-73).

Comme on peut le constater sans peine, le sens d'*entourer* convient parfaitement à tous ces exemples. Bien sûr, on n'acceptera cette hypothèse que si l'on admet deux choses: qu'un mot d'emprunt comme *inguru* peut figurer comme racine d'un verbe conjuguable, et aussi que, si le verbe français *entourer* doit être construit avec un complément prépositionnel (*entourer qn de qch*), il n'en est pas nécessairement de même pour le verbe basque qui le traduit: *liburuak badinguzkeçut*, «je vous entourerai de livres». Notons finalement que, si le sens de la racine *ingu* est en effet celui d'*entourer*, cela expliquera aussitôt pourquoi tous les emplois que nous en connaissons ont leur objet direct au pluriel: c'est une simple conséquence du sens du verbe *entourer*. Ce fait-là serait, au contraire, une coïncidence pure et simple, si on attribue à ce verbe le sens de «donner», comme jusqu'à présent on a eu coutume de le faire.

Fermons ici la parenthèse sur l'histoire du mot *iguzu* qui nous a menés si loin, et revenons à notre inventaire des formes impératives, d'autant plus que nous pouvons le faire sans quitter ni la phonologie basque ni l'oeuvre si fascinante de Leizarraga.

Nous savons que seules les formes impératives à objet indirect à la première personne, comme *indazu* et *iguzu*, ont survécu jusqu'à nos jours. Cependant, dans sa version du *Nouveau Testament*, Leizarraga emploie, outre des formes de ce type: *indac*, *indan*, *indaçue*, *iguc*, *iguçun*, aussi des formes où l'objet indirect est à la troisième personne du pluriel: *eyec* «donne-leur» et *eyeçue* «donnez-leur». Ces formes, que je n'ai rencontrées nulle part ailleurs, ont rapidement disparu de l'usage, sans doute parce que la racine du verbe n'y était plus reconnaissable. Il s'agit pourtant de formes parfaitement régulières, comme il résulte de la dérivation que nous allons présenter. Omettant des détails sans conséquence, tels que la dérivation du *k* final de *ga*, et la dérivation possible de l'*e* de la seconde syllabe d'une forme *o* + *de* ou *o* + *te*, on peut dire ceci: De la forme de base **e* + *in* + *e* + *k*, où l'*e* initial a été considéré comme la marque de l'impératif, on aura **eiek* en vertu de la chute de la nasale, d'où *eyek* par consonnification de l'*i* devenu intervocalique. Remarquons encore que pour *indak*, on a aussi une base **e* + *in* + *da* + *k*, ce qui laisserait prévoir une forme à diphtongue **eindak*, mais «la diphtongue *ei* a donné *i* sans exception en position initiale absolue» (*FHV*, 4.11).

Le moment est venu de dire deux mots à propos de la variante *idazu* déjà citée. Là, il ne s'agit pas d'un développement phonétique. Il n'y a aucune indication qui permette de croire que notre règle d'amuissement ait pu s'étendre aux nasales dentales. Des mots communs comme *mendi*, *indar*, *sendo*, *mando* n'ont jamais enfanté de variantes de la forme **medi*, **idar*, **sedo*, **mado*. Il s'agit plutôt d'un autre type de changement, un changement dit morphologique, au niveau donc des formes de base. Pour le comprendre, il faut reconnaître un fait essentiel: Mises à part les formes verbales où la première personne du singulier détient le rôle datif, toutes les autres formes du verbe s'expliquent tout aussi bien, et bien plus simplement, à partir d'une racine de la forme *i*.

Dans ces circonstances, la tentation d'une restructuration morphologique ne peut pas ne pas s'offrir. Et c'est ainsi qu'en acquérant la langue maternelle, chaque génération nouvelle aura le choix de résister ou non à la tentation de simplifier le mécanisme du système verbal en posant une racine de forme *i* pour *in*, ce qui ne changerait rien à la morphologie de ce verbe, sauf qu'on dira désormais *idazu* au lieu de la forme traditionnelle *indazu* de la génération des parents.

Or, il faut dire que cela ne s'est produit qu'à une échelle extrêmement limitée, du moins en ce qui concerne ces formes impératives. Les formes sans *n* sont exclusivement navarraises. Nous les connaissons surtout par l'oeuvre de Bernard Etxepare, qui était du pays de Cize en Basse-Navarre. On en trouve un seul exemple chez Voltaire. On les rencontre également dans les nombreux ouvrages de Joakin Lizarraga, originaire d'Elcano, au coeur de la Haute-Navarre, non loin de Pampelune. C'est le même écrivain qui nous a transmis les formes *bida* 'qu'il me donne' et *bigu* 'qu'il nous donne', formes qui dans le traitement dit «berorika» correspondent aux formules de «zuka» *idazu* et *iguzu*. Bref, les formes du type *idazu* sont, en somme, assez rares.

C'est sans doute un signe de plus du conservatisme notoire des basques en matière de langue, que cette résistance tenace qu'ils ont opposée en masse, ici comme ailleurs, à ce qu'on a appelé la pression du paradigme. Mais il faut se méfier des grammairiens. L'abbé Ithurry, dont la grammaire a été saluée par M. Krutwig comme «sans conteste la meilleure de celles qui ont été consacrées à la langue basque jusqu'à ce jour», ne donne que les formes sans *n*, du moins dans le texte principal. Certes, il ne manque pas de nous renvoyer à une note en bas de la page ainsi conçue: «Au lieu de *Idak*, etc., tous les auteurs, à part Dechepare, disent *Indak*, *Indan*, *Indazu*, *Indazue*. Je suis d'avis que Dechepare a raison et que le thème verbal est non *In* mais *I*; car tous disent *Iguk* "donne-le-nous"...». L'Académie basque actuelle semble bien s'être rangée à l'avis d'Ithurry, car elle écrit: «Nous préférons les formes sans *n*, à cause de leur régularité» (voir: «Aditz Sintetiko», *Euskera* 22, 1977, p. 850). Sans prétendre ériger la réalité purement historique en critère codificateur hors duquel il n'y a point de salut, je trouve quand même surprenant que la docte Académie rejette une forme qui naguère faisait partie du basque commun, et qui est au surplus toujours employée, en faveur d'une forme qui, tout en remontant au vieil Etxepare, n'en est pas moins un particularisme purement local.

Quittant maintenant l'impératif pour nous élargir un peu l'horizon, il est utile de rappeler la formule toujours courante *Egun on dizula Jainkoak* «Dieu vous donne bonne journée». Comme l'a très bien vu M. Azkue, la forme *dizula* se rattache à la

même racine que la forme *indazu* («Gipuzkera osotua», *Euskera* 15, 1934, p. 136). Dans l'usage contemporain, le syntagme est en grande partie fossilisé: on le trouve toujours avec le suffixe *-la* à valeur optative, et, généralement, avec Dieu comme sujet grammatical exprimé ou sous-entendu. Mais il semble bien qu'on disposait autrefois d'une conjugaison complète, comme en témoigne encore la multitude des formes de même racine figurant dans les textes anciens.

Il y a cependant deux observations à communiquer, dont voici la première:

Toutes les formes attestées contiennent un indice datif. Pour expliquer cet état de choses, il faut tenir compte du fait que la racine *in* était perfective, comme nous allons le voir à la fin de cet article. Il s'ensuit de là que ses emplois se rapportent généralement à une situation concrète et unique, où, par conséquent, le destinataire du don est identifiable. On aura donc la possibilité d'incorporer un indice datif, possibilité de laquelle on se sera servi d'autant plus volontiers que la racine, réduite à *i* seul, manquait de substance phonique, si bien que dépourvue d'indice datif la forme verbale risquerait d'être trop courte pour être aisément intelligible.

Au reste, tout cela ne signifie nullement que des formes non-datatives comme *din* «qui donne» étaient forcément agrammaticales. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elle étaient trop rares pour trouver place dans le cabinet en somme assez modeste que constitue l'ensemble de nos textes anciens. En fait, j'estime que la forme verbale *din* «qui donne», d'où «qui ressemble», est bien à la base du suffixe *-din*, qu'on trouve dans *urdin* «bleu» («qui ressemble de l'eau»), *oztin* «bleu» («qui ressemble le ciel»), *berdin* «pareil» («qui donne le même»), *txitxardin* «anguille» («qui ressemble un ver»), et le mot *gordin* «cru» («qui paraît rouge») s'il s'est appliqué d'abord à la viande: *haragi gordina* «viande crue» (Lhande, *Dictionnaire*). Le mot *zardin* «svelte» semble à écarter, à cause de la variante *zardain*. Quant au suffixe biscayen *-duin* de sens comparable, j'y vois également une forme verbale, que je serais enclin à rapprocher de la forme orientale *daugin*.

Au demeurant, signalons, pour être scrupuleusement exact, qu'une forme verbale *din* se trouve bien dans le texte des *Refranes y Sentencias*, mais, elle y est toujours employée comme auxiliaire, sauf, paraît-il, dans le proverbe numéro 249, où *din* semble signifier «devient»: *asto dina zordun* «qui se porte garant est débiteur».

La seconde observation à faire, c'est que, très souvent, les formes qui nous intéressent sont pourvues d'un suffixe tel que *-la* ou *-n*, qui leur confère une valeur optative. Là encore, je ne pense pas qu'il s'agisse d'une restriction formelle. La rareté des formes purement indicatives dans ce domaine représente, en dernière analyse —comment dirai-je?—, un reflet de l'ingratitude humaine. L'expression par la parole du don à l'accomplissement duquel on continue d'aspirer —domaine de l'optatif— est infiniment plus fréquente que celle du don duquel l'accomplissement est déjà contemplé ou, à plus forte raison, consommé. Rappelons que l'expression du don en cours, tant au présent qu'au passé, se fait au moyen du verbe imperfectif *eman*.

Dressons maintenant le tableau des formes appartenant à la racine *in* que nous présentent les textes les plus anciens. Je procéderai par ordre antichronologique: commençant par Mendiburu (1760), choisi comme représentant d'une période intermédiaire, passant ensuite à Leizarraga (1571), puis à Etxepare (1545), et, finalement, au livre des *Refranes y Sentencias*, collection de proverbes qui, bien qu'imprimée en 1596, révèle un état de langue beaucoup plus ancien.

Pour ces trois derniers, l'énumération intégrale des formes qui nous intéressent a été grandement facilitée par les très utiles travaux de Lafon, Altuna et Soto Michelena. Nous omettrons les formes d'impératif, déjà amplement commentées ci-dessus.

On trouve chez Mendiburu au moins les formes suivantes:

didan, *didala* «qu'il me donne»; *digula* «qu'il nous donne»; *diguzula* «que vous nous donniez»; *dizun*, *dizula* «qu'il vous donne» (cf. Azkue, «Mendiburu-uren adizkiak eta idaztankera», *Euskera* 9, 1928, p. 140).

Dans Leizarraga on a:

eztidala «qu'il ne me donne pas»; *digula* «qu'il nous donne»; *digunçat* «pour qu'il nous donne»; *diçuela* «qu'il vous donne»; *diçunçat* «pour qu'il vous donne»; *deyegunçat* «pour que nous leur donnions»; *ezteyeçuela* «que vous ne leur donniez pas»; *hidan* «qu'il me donnât», *ligunçat* «pour qu'il nous donnât».

Dans Etxepare on peut lire:

didan «qu'il me donne» (une fois optatif, deux fois relatif); *deyen* «qu'il leur donne»; *digun* «qu'il nous donne»; *dizun* «qu'il vous donne»; *eztidaçula* «que vous ne me le donniez pas»; *badidaçu* «si vous me donnez»; *eneyen* «que je ne leur donnasse»; *balit* «si elle me donnait»; *leyan* «qu'il te donnât»; *nequeye* «je leur donnerais»; *vaytequegu* «qui nous donnera».

À propos des deux dernières formes, Lafon, qui soutient que la racine *i* est une contraction de *egi*, fait la remarque suivante: «...chez Dechepare, on trouve, comme trace de *egi*, *e*, et non *i*, devant une syllabe contenant un *e*: *vaytequegu*, *nequeye* contre bisc. *diquec*, *baniqueçu*» (*Le système du verbe basque au XVI^e siècle* I, p. 228).

Notons d'abord que l'observation, même exacte, ne prouverait rien. La racine *in* peut très bien provenir de **ein*, sans, pour autant, remonter à *egim*.

Puis, l'observation est contestable. Ce que les formes d'Etxepare semblent indiquer, c'est une permutation de la racine *i(n)* avec le suffixe *ke* par rapport à *dikek*, *banikeçu*, formes, du reste, communes plutôt que seulement biscayennes. La forme *nequeye* s'analyse de la même façon que la forme impérative *eyec*, c-à-d: *n* + *e* + *ke* + *i(n)* + *e*; et la forme *vaytequegu* (*LVP* II, 50) a l'air d'être un lapsus pour *vaytequeygu*, s'analysant *bait* + *da* + *e* + *ke* + *i(n)* + *gu*.

Dans les *Refranes y Sentencias* on trouve les formes qui suivent:

diada «je te donne»; *dienean* «quand ils te donnent», *diquec* «il te donnera», *diqueada* «je te donnerai»; *baniqueçu* «je vous donnerais bien»; *baçint* «si vous me donniez»; *balinde* «s'il me donnaient» (remontant à **balindade*).

La forme verbale *deyc* du proverbe numéro 116: *Astoagaz adi quirolan, ta deyc burzta-naz biçarrean* traduit dans l'original: *regozijate con el asno/darte ha en la barba con el rabo*, que Lafon fait entrer sous «*eman* et racines supplétives» à cause de cette traduction, appartient plutôt à *egim*, tant pour le sens que pour la forme (cf. le mot *beyçut* «je vous le ferai» du proverbe num. 410, qui doit s'analyser: *ba* + *da* + *e* + *gi* + *çu* + *da*).

La forme *deyque* du proverbe num. 136 est également une forme du verbe *egin*, utilisé pour mettre en relief le verbe précédent: *kendu egingo dik* en guipuzcoan moderne. Remarquez que le proverbe numéro 91 *Neurrez ez dot, balinde baniquegu* «Du mien, je ne l'ai pas, s'ils me le donnaient, je vous le donnerais» fournit une illustration parfaite du mécanisme phonétique que nous avons postulé: la nasale de la racine *in* est maintenue devant *d*, mais tombe devant *k* et *g* (ainsi qu'à l'intervocalique).

À ce propos, je signale encore la phrase *dinden penitencie* «la pénitence qu'ils me donnent», que M. Michelena a relevée dans un catéchisme biscayen du 17^e siècle, connu sous le nom de *Viva Jesus*, qu'il fit réimprimer en 1954. À comparer la phrase d'Ettxepare: *compliceo didan penitencia* (*LVP* I, 194).

De *diqueada* du proverbe numéro 233: *yquedac ta diqueada* «tu me donneras et alors je te donnerai», il existe une variante plus moderne *diqueat*, qui figure dans une menace attribuée à Martin de Uterga dans un procès de l'an 1602: *Badiqueat orraa bofeton bat aurrari beçala* «je te donnerai bien là une gifle comme à (un?) enfant» (voir l'article de J. M. Satrustegui dans *FLV* 9, 1977, n.° 25, p. 111).

Il est inutile de souligner que ce témoignage non-littéraire, dû à l'historien Florencio Idoate, est de la plus haute importance: Il atteste on ne peut plus clairement qu'au moins dans la région autour de Pampelune, les formes verbales de ce type étaient absolument courantes même dans le langage le moins soigné, encore au début du 17^e siècle.

Montrons finalement que deux textes datant du 15^e siècle, qui figurent donc parmi les premiers documents de quelque étendue que nous possédions de la langue basque, présentent des exemples du type étudié.

Le monde linguistique aussi bien qu'ethnographique doit une gratitude éternelle au chevalier Arnold von Harff, à cause du récit savoureux qu'il nous a laissé de son grand pèlerinage, qui l'amena d'abord à Rome, puis à Jérusalem, et enfin, vers 1499, à Saint-Jacques-de-Compostelle. Dans ce récit, des spécialistes en diverses langues ont puisé une foule de renseignements précieux, notamment dans le domaine de l'albanais, précision que je tiens du professeur E. P. Hamp. Le curieux chevalier de Cologne n'oublia pas non plus notre champ d'études. En traversant le pays de Navarre, allant de Saint-Palais à Logroño par Saint-Jean-Pied-de-Port, Burguete et Pampelune, il composa à son usage personnel un petit-vocabulaire basque, qu'il a eu la bonne idée d'inclure dans son récit. Là dedans, on lit la phrase: *gangon dissila*, traduite *got gbeve dir guden morgen*, ce qui veut dire «Dieu te donne bonne matinée». La phrase, il faut l'admettre, est peu claire. J'expliquerais volontiers *gangon* par *gau(h)on* avec *o* nasalisé, donc «bonne nuit», mais, en vérité, on s'attendrait plutôt à *egun on* «bonne journée». Quoi qu'il en soit, il n'y a aucun doute que *dissila* correspond bien à *dizula* (ou, à la rigueur, *dizuela*) «qu'il vous donne», forme optative toujours en usage (voir *TAV*, 2.2.18).

L'exemple suivant est encore plus ancien. L'historien Étienne Garibay (1533-1599) nous a transmis le texte d'une élégie composée à l'occasion de la mort de Madame Milia de Lastur, ou possiblement, quelque temps après. J'en cite les lignes 31 et 32: *Bidaldu dogu cernetara cartea: / Arren diguela gure andrea*. Ce qui veut dire «Nous avons envoyé une lettre au ciel, priant qu'ils nous donnent notre dame».

Comme écrit M. J. C. de Guerra, nous ignorons la date exacte de la composition, mais elle date indubitablement de la première moitié du 15^e siècle (cf. *TAV*, 3.1.5).

Par conséquent, il semble bien que la forme *diguela* (provenant de **diguđela*) «qu'ils nous donnent» constitue le témoignage le plus ancien des formes verbales qui nous intéressent.

La documentation terminée, la question se pose de savoir si la racine *in* peut, en quelque manière, s'expliquer. Voyons à ce sujet les opinions des bascologues, dont beaucoup se sont intéressés à la question.

La plupart des grammairiens du 19^e siècle ne mentionnent que les formes impératives, celles du type *indak*, et les traitent sans commentaire comme appartenant au verbe *eman* «donner». Ainsi Añibarro (p. 94 pour le biscayen, et p. 148 pour le guipuzcoan); Lardizábal (p. 52), d'où les prendra plus tard Campión (p. 462); Inchauspe (p. 459) considérait *indak* une contraction de *eman izáđak*, il faut savoir qu'il soutenait que toutes les formes synthétiques d'un verbe sont des contractions des formes périphrastiques correspondantes: *banoa*, dit-il, est un mot composé de *joan* et de *niz* (p. 446). Gèze (p. 238) ne fait que citer Inchauspe. L'abbé Ithurry, que nous avons déjà cité, signale encore que le thème verbal, *i* d'après lui, pourrait bien être identique à celui de la «conjugaison relative du verbe *du*» en dialecto guipuzcoan (*dit, dik, din, dio, digu, dizu*, etc.).

L'année 1896, où mourut l'abbé Ithurry, est aussi celle qui vit la réimpression par le jonkheer Van Eys du vieux texte des *Refranes y Sentencias*, exactement au tricentenaire de sa première parution. La réédition fut saluée par Vinson, dans la section de bibliographie linguistique de la *Revue de linguistique et de philologie comparée* du même an. J'y relève la remarque suivante: «Dans les formatifs de *eman* «donner», on observe une fois de plus la substitution du radical *eguin* «faire»: *eguçu* ou *iguçu* par exemple est pour **inguçu*, **eguinguçu* «faites-le à nous» pour «donnez-le à nous». Dans *azauenac* et *ezauñ adi* le *g* du radical *ezagun* est tombé comme dans **ein*, **in*, pour *eguin*. Je laisse au lecteur le soin de compléter et d'étendre ces observations» (*Rev. de Ling.* 29, 1896, pp. 214-215). Voilà donc la théorie de Vinson sur la matière.

Dans son introduction, justement célèbre, à la réimpression des oeuvres de Leizarraga (1900), Schuchardt rapporte l'opinion de Vinson, mais ne s'y conforme point (pp. lxxiii-iv). Il pense plutôt aux formes datives du verbe signifiant «avoir», et rend la formule *egun on digula Iaincoac* par «Dieu vous ait bonne journée». Il ajoute que la forme *inda* est difficile à réconcilier avec les formes sans *n* en dehors de l'impératif.

Plus de vingt ans plus tard, Schuchardt y revient dans son opuscule *Primitiae linguae vasconum* (1923). Dans son analyse grammaticale aux fins didactiques portant sur tous les mots de la parabole de l'enfant prodigue dans la version de Leizarraga, il écrit à propos de la forme *indak* du verset *Lc* 15, 12 ceci: «*in·da·k* “donne-le-moi”. Une forme irrégulière et toujours inexpliquée». Puis, après un exposé succinct sur la formation de l'impératif en général, il continue: «*E·m·o·k* est pour *e·ma·ki·o·k*, auquel devrait correspondre **emék* «donne-le-leur» (cf. *egiok* «fais-le-lui», *egiék* «fais-le-leur»), au lieu de quoi on a *eiek*, et au lieu des formes attendues **emadak* «donne-le-moi» et **emaguk* «donne-le-nous» nous avons *in·da·k* et *i·gu·k*. Le *n* de la première personne du singulier cause une difficulté particulière: il fait défaut en *đidan*, *łidan* «qu'il me le donne», «qu'il me le donnât». Il est permis de penser à une suppression totale du verbe, de sorte que *ogia iguk* «donne-nous le pain» serait à proprement parler «de pain à nous par toi!» (das Brot uns von dir!)» (*Primitiae linguae vasconum, Einführung ins Baskische*, p. 8).

Si remarquable que fut l'autorité du maître dans d'autres points de linguistique basque, son scepticisme marqué vis-à-vis de l'idée de Vinson n'a pas fait école. Même l'abbé Azkue, qui l'admirait pourtant puissamment, l'appelant «de grand bascologue allemand» ou encore «de maître» tout court, ne se lassera jamais de répéter à toute occasion qui se présente que le verbe *in* est une contraction de *egin* «faire» (par exemple, *Morfología vasca* II, p. 559; «Gipuzkera osotua», *Euskera* 15, 1934, p. 36; «Evolución de la lengua vasca», *Euskera* 16, 1935, p. 85).

À la suite d'Azkue souscriront à la thèse vinsonienne: Lafon (*Le système du verbe basque au XVI^e siècle* I, pp. 228 et 430); Lafitte (*Grammaire basque*, § 623.1); Bouda (*BAP* 24, 1968, p. 267), et plus récemment, et non sans quelque hésitation, F. M. Altuna (*Etxepareren hiztegia*, p. 60).

D'où lui vient cette popularité parmi les basquistes de plusieurs générations? Je dirais que, plus qu'à la solidité de la thèse, sa faveur semble due à la passion si naturelle à l'homme, et endémique au grammairien, de ramener l'inconnu au familier. Voilà bien la seule vertu de cette thèse, que la moindre réflexion critique suffirait à éliminer.

Commençons par le plan sémantique, qu'on pourrait aussi appeler dans ce cas le plan distributionnel. Bien sûr, il n'est pas difficile de trouver des contextes où *egin* peut remplacer *eman*, comme les partisans de la thèse n'ont pas manqué de faire. Il y a le *pot egin* «baiser» d'Etxepare et de Leizarraga, à côté du *musu eman* du guipuzcoan. En Biscaye, on dit indifféremment *mosu emon* ou *mosu egin*. Pour traduire la locution latine *gratias agere*, on peut se servir tant de l'expression *eskerrak egin* que de l'expression *eskerrak eman*. Pour «Dieu vous donne la santé!», on peut dire *Jaungoikoak osasuna egin deizula!*

Mais c'est là l'exception plutôt que la règle; exception, ajouterai-je, qui se fait impossible dès que l'objet du verbe préexiste à l'action de donner comme entité séparée. Le basque distingue parfaitement, n'en déplaise au père Altuna, entre *ur egin* et *ur eman*: à l'instar de *indan edatera* (Jn. 4, 7) on ne rencontrera jamais **edatera egin behar didan*; ni **egidak hemen platean Ioannes Baptistaren burua* au lieu de la forme du texte: *Indac hemen platean Ioannes Baptistaren burua*. Sur le plan de la forme également, on peut formuler de graves objections.

Il est vrai, comme fait valoir Lafon, que «dans nombre de parlars actuels, *egin*, *egiten* et *eginen* sont couramment réduits à *in*, *iten*, *inen*», et que «l'on emploie des formes comme *soik* (monosyllabe) «fais attention, regarde» au lieu de *so egik*, *so'gik*. Seulement, pour que ce phénomène rende compte des formes qui nous occupent, il faudrait que la triple contraction (de *egi* à *e'i*, puis *ei*, puis *i*) fût ancienne, et, surtout, systématique, ce qui est plus que douteux.

Par ailleurs, même acceptant l'hypothèse de la triple contraction systématique, comment expliquera-t-on la forme *indak*, plus répandue et plus primitive que sa variante navarraise *idak*? L'impératif du verbe *egin* était de tout temps *egidak* sans nasale (cf. *eguidac iustitia*, Lc. 18, 3). Ira-t-on jusqu'à proposer comme source la forme périphrastique *egin iezadak*, en souletin *egin izáadak*? À la rigueur, on pourrait y arriver en partant de la forme périphrastique *egin egidak* d'où, par hypothèse, *in idak*, ce qui donnerait peut-être *indak*, mais l'emploi du verbe *egin* comme auxiliaire est totalement inconnu aux dialectes septentrionaux.

Cet auxiliaire propre au biscayen, s'employant encore dans la partie occidentale du guipuzcoan, est attesté aussi dans certains textes haut-navarrais, mais, bien enten-

du, sans contraction: *erran egidazu* «dites-moi» et *erakutsi egiguzu* «montrez-nous» (voir l'article du père Policarpo de Iráizoz, «Versos euskéricos del siglo XVIII», *FLV* 8, 1976, n.º 22, p. 73).

En dehors de l'impératif, on se heurte à des difficultés non moins pénibles. Voici ce qu'affirme Lafon: «En vieux biscayen, les formes simples de *gi-* où le *g* est tombé entre voyelles se confondent avec les formes signifiant «être donné» et qui paraissent appartenir à la racine *i-*» (*Le système du verbe basque* I, p. 430). C'est absolument faux. La confusion est entièrement du côté de Lafon, qui a classifié avec *eman* la forme *deyc* du proverbe num. 116, bien à tort, comme nous l'avons vu plus haut. Dans les formes de *in*, le préfixe *e* qui caractérise les formes datives a été absorbé par la racine, tandis que dans les formes correspondantes de *egin*, la diphtongue *ei*, plus récente, se maintient généralement intacte.

Au demeurant, autre fait désagréable pour l'hypothèse de Lafon: Pour ce qui est du texte des *Refranes y Sentencias*, principale source dont disposait alors Lafon pour l'étude du vieux biscayen, on constate que dans une grande majorité des cas, 47 sur un total de 74, le *g* de la racine *gi* de *egin* «faire» ne tombe point.

De nos jours, il peut y avoir des régions limitées où *deizula* se prononce toujours *dizula*, mais, en général, on distingue encore très bien en Guipuzcoa entre *deizula*, forme de *egin*, et *dizula* signifiant «donner», comme me l'a assuré M. Michelena, qui ajoute que, pour sa part, il n'a jamais accordé de crédibilité à la thèse vinsonienne. Cette discussion suffit. Nous voyons bien que le savant professeur Lafon, dont les mérites pour la bascologie sont par ailleurs indéniables, a fait ici fausse route. Débarrassée d'une hypothèse intenable, la piste est libre pour nous engager dans la bonne voie.

D'un point de vue purement formel, on dirait que la racine *in* ne pourrait appartenir qu'à un verbe de la forme *jin*. Or, ce verbe-là existe, seulement, il ne signifie pas «donner», mais «venir». S'agit-il là d'un obstacle insurmontable? Je ne le pense pas.

Mettons-le en parallèle avec un autre verbe, tout à fait semblable, et, on peut dire, de la même sphère: *joan*. Ce verbe signifie «aller», mais il a aussi connu un emploi transitif, où il veut dire «emporter», «enlever», «prendre». Je rappelle les phrases d'Etxepare: *Ioan duzuna egbardazu* «apportez-moi ce que vous m'avez pris» (*LVP* IX, 4); *Ioan darandazu leben viboga* «vous m'avez d'abord ravi mon coeur» (*LVP* X, 33); la phrase de Leizarraga: *norc cer ioan legaqueen* «qui emporterait quoi»; et celles d'Axular: *kameluak eta bertze onak ere ioan zituztela ohoinek* «que les brigands ont enlevé les chameaux et aussi les autres biens» (*Gero*, Chap. XXIV, § 0); *Egun batez ioan zituen filosofo batek zapata batzuk bere etxera* «Un jour un philosophe emporta une paire de souliers chez lui» (*Gero*, Chap. XLV, § 4).

L'éditeur de la grammaire d'Ithurry en parle encore au présent: «*Ioan* prend souvent le sens de *Ereman* “porter”, “emporter”. Ex. *orhoitzapen bat ioan dio* “il lui a porté un souvenir”; *Makila ioan daut*, “il m'a emporté le bâton”; *Zaldia berekin iohan du* “il amène le cheval avec lui”» (Ithurry, *Grammaire basque*, p. 404).

Tandis que l'emploi transitif de *joan* est assez connu grâce aux exemples d'Axular, le fait qu'il a aussi existé un emploi transitif de *heldu* «parvenir», «faire parvenir» et même du verbe *etorri*, synonyme plus répandu de *jin*, est largement ignoré. C'est l'érudit Bouda qui, dans sa longue étude intitulée *Das transitive und das intransitive Ver-*

bum des Baskischen (1933), attire l'attention sur les passages suivants: *Nazarete hirira etbor zedin berri haren Mariaren beltzeke beharrira* «Il vint à la ville de Nazareth pour faire parvenir cette nouvelle à l'oreille de Marie» (Oihenart, O 189); *Gauza gaski irabaziek ez tute sekulan etortzen jin onik* «Les choses mal acquises n'amènent jamais bonne fin» (Voltaire, *Prov.* 39).

Par conséquent, si le verbe *etorri* admettait jadis le sens transitif traduit par *amener*, on pourra estimer de même que le verbe *jin* a eu autrefois un sens similaire, peut-être identique, un sens donc qui est proche d'«amener», et par là même, à «fournir» ou, disons-le, «donner». Il reste à préciser que les cas des deux verbes *etorri* et *jin* ne sont pas parallèles, mais, pour ainsi dire, inversement parallèles. Dans quel sens?

Il est aisé d'observer qu'un verbe n'a de formes simples que pour sa diathèse primaire: Il aura des formes simples transitives ou bien intransitives, mais jamais les deux. Ainsi il y a une forme simple correspondant à *eramaten dut* (*daramat*), à *ekartzen dio* (*dakarkio*), à *ezagutzen du* (*dazagu*), mais non à *eramaten naiz*, *ekartzen zaio* ou *ezagutzen da*. S'il est permis d'étendre cette observation au basque ancien — et il n'y a aucune raison pour ne pas le faire — force nous est de conclure que les verbes *joan* et *etorri* étaient des verbes intransitifs permettant, en conjugaison périphrastique, un emploi causatif, tandis que *jin* était un verbe transitif admettant, en conjugaison périphrastique, une construction unipersonnelle, interprétable comme réflexive.

À l'origine, la phrase basque *jiten da* correspondait donc très exactement à l'expression française *il s'amène* (On peut comparer encore l'emploi réflexif du verbe latin *afferre* «apporter» attesté chez Virgile: *se afferre huc* «se rendre ici», «s'approcher»). Ce petit résultat nous expliquera bien des choses. Les énigmes, en effet, ne manquent pas autour du verbe *jin*. Voyons un peu en quoi elles consistent.

Tout d'abord, il paraît étrange qu'un verbe si courant et avec un sens aussi élémentaire que «venir» n'ait jamais connu de formes simples. À en croire l'abbé Lhande, *jin* serait une contraction de *jaugin* (*Dictionnaire*, p. 497), et pourrait, à ce titre, réclamer les formes simples *baugi* «viens» et *daugin* «qui vient». Mais, comme a écrit M. Michelena: «Il paraît tout de même trop forcé de supposer que *jin* n'est qu'une variante, née de contractions violentes, de son synonyme *jaugin*» (*FHV*, p. 516).

Donc, aucune forme simple de *jin* au sens de «venir». Eh bien, nous savons maintenant que cette absence est due au fait que le sens primitif du verbe était transitif, proche de «donner», sens du reste attesté par de nombreuses formes simples.

Mais il y a une autre énigme, plus foncière: Pourquoi faut-il qu'il y ait deux verbes pour dire «venir»? S'il est vrai que le verbe *etorri* n'existe pas en souletin moderne, au début du XVII^e siècle, le poète Oihenart, né à Mauléon en 1592, s'en sert encore librement: *zu zator* «vous venez» (O 38); *banatorra* «si je viens» (O 53); *betor betor berioa* «que vienne, que vienne la mort» (O 65); *hanti datorra* «de là vient» (O 155); *etorria* «venu(e)» (O 169); *datorrala* «qu'elle vient» (O 244). De toute façon, personne ne songerait à nier que le verbe *etorri* ne fut jadis commun à tout le pays basque. D'où alors surgit le verbe *jin*? Étudions d'abord sa distribution géographique.

Il est pratiquement le seul terme pour «venir» en Soule (*beltii* signifiant plutôt «arriver»); il est beaucoup employé en Basse-Navarre orientale, mais en Basse-Navarre occidentale, *etorri* est déjà bien plus normal. En Labourd, on le connaît çà et là, parfois sous la forme *jen*, due peut-être à une réinterprétation de la voyelle au temps de sa dénasalisation. Cependant, en Labourd, le terme d'emploi courant est uniquement *etorri*.

Au pays basque péninsulaire, on n'emploie nulle part le verbe *jin*, à l'exception du sous-dialecte roncalais, prolongement du souletin, et du salazarais, prolongement du bas-navarrais oriental (pour ces variétés, voir Lafon: «Sur la place de l'Aezcoan, du Salazarais et du Roncalais dans la classification des dialectes basques», *Pirineos* 11, 1955, 109-133). L'aezcoan, prolongement du bas-navarrais occidental, ne semble pas avoir connu l'emploi de *jin*. Ainsi, le prince Bonaparte nota pour «il est venu des champs»: aezc. *alorreteik etorri da*; salaz. *alorretarik ñin zu*; ronc. *alorretarik ñin da* (*Études sur les trois dialectes basques des Vallées d'Aezcoa, de Salazar et de Roncal*, Londres 1872, p. 24).

Pour ce qui est des textes anciens, le verbe *jin* «venir» est l'apanage exclusif des auteurs bas-navarrais et souletins. Le premier poète basque à se voir imprimé (1545), Bernard Etxepare, en use souvent, bien qu'il se serve aussi du verbe *etorri*. Nous avons vu qu'il en est de même chez Oihenart. Chez l'écrivain Tartas l'usage de *jin* est également fréquent. En revanche, on n'en trouve aucune trace, ni chez Leizarraga, ni, plus tard, chez Axular. Cet état de choses, comment s'explique-t-il?

Nous avons vu que la forme *jiten da* correspondait originellement à l'expression française *il s'amène*. Or, il faut noter que la langue castillane ne connaît pas de locution de ce type. Le verbe réflexif *traerse*, pour prendre un exemple, a plusieurs significations, mais ne s'utilise nulle part comme variante expressive de *venir*.

Par contre, en français l'expression *s'amener* est populaire (*Petit Larousse: s'amener* pop. «venir»). Et, ce qui nous intéresse tout particulièrement, en béarnais le verbe réflexif *amià-s* est très courant dans le sens de «venir», comme m'a confirmé le professeur J. Allières. Dans le *Dictionnaire du Béarnais et du Gascon modernes* par Simin Palay, on peut lire: «*amià, mià*; v. —Amener, mener, conduire; faire venir; *amià-s venir*» (p. 34).

Le fait est significatif, et la conclusion inévitable. La locution à base de *jin* ne s'est imposée dans le sens de «venir» que là où existait le modèle roman, c.-à-d., dans les dialectes septentrionaux. C'est avant tout le bilinguisme basco-béarnais qui a favorisé l'usage de *jin* dans ce sens.

De plus, personne n'ignore que c'est dans la zone nord-est, y comprise toute la Soule, que l'influence du Béarn s'est fait sentir avec le plus de force, et cela dès le moyen âge, dans le domaine du langage tout autant que dans d'autres domaines de la vie. Au pays de Labourd, par exemple, le bilinguisme basco-béarnais a toujours été beaucoup moins important.

C'est donc la réalité sociolinguistique du passé, qui, comme on pouvait s'y attendre, rend compte de la distribution géographique actuelle du verbe *jin*.

On voit que le cas de *jin* présente un romanisme d'un ordre tout à fait singulier: le verbe *jin* est authentiquement basque; les constructions qui s'y rapportent sont authentiquement basques; mais son emploi intransitif en tant que variante, plus pittoresque à l'origine, du verbe *etorri* a été propagé par influence romane.

L'identification entre la racine *in* «donner» et celle du verbe *jin* «venir» pouvait paraître hasardeuse tant qu'elle était fondée sur la seule coïncidence des formes. L'absence de toute confirmation directe est frappante. Ce que nous aimerions bien trouver, ce sont des formes périphrastiques transitives du verbe *jin*. Or, on n'en trouve nulle part aucune trace. On dirait même qu'il s'agit là d'une lacune systématique, et que ces formes étaient grammaticalement impossibles. Le cas ne serait pas

isolé: la même lacune systématique semble obtenir pour le verbe *ion «dire». Est-ce peut-être pour la même raison? Existait-il jadis entre *ion et erran (*esan*) une relation analogue à celle qui relie *jin* et *eman*?

On peut bien le soupçonner. Cependant, dès nos premiers textes, les deux paires présentent un comportement différent. Ainsi, à l'inverse de *jin*, le verbe *ion ne semble pas admettre de formes impératives. (L'Académie basque donne pourtant les formes en «berorika» *biost*, *biotso*, *biotsu*, etc. J'ignore où elle les a puisées).

Quoi qu'il en soit, si la confirmation directe de notre thèse est impossible, la confirmation indirecte s'est révélée assez nette. Sans l'hypothèse unissant les deux racines, il n'y aurait plus moyen d'expliquer ni l'absence de formes synthétiques du verbe *jin*, ni sa distribution géographique.

Il nous reste à élucider un dernier point. À la question posée tout à l'heure, pourquoi deux verbes pour dire «venir», ne faut-il pas maintenant en opposer une autre: pourquoi deux verbes pour dire «donner»? J'y répondrai en ces termes: Nous ignorons le sens primitif exact de *jin*. À l'époque de nos premiers textes, ce verbe a clairement le sens de «donner». Il est alors en relation avec *eman*, mais ne fait pas double emploi avec lui, car, dans leurs formes synthétiques, il y a entre ces deux verbes une opposition aspectuelle très nette, du moins à l'origine: *jin* est perfectif, et *eman* est imperfectif, et je prétends utiliser ces termes au sens précis qu'on leur donne en grammaire slave. On le voit le plus clairement à l'impératif: les règles générales de conduite s'expriment toujours avec *eman*, tandis que les ordres et prières s'appliquant à une occasion particulière présente s'énoncent généralement au moyen du verbe *jin*. On peut le montrer à l'aide d'exemples pris soit dans les *Refranes*, soit dans Etxepare, soit dans Leizarraga. Exemples avec *eman*, illustrant l'aspect imperfectif:

yraunic ce emac yñori «ne donne insulte à personne» (*RS*, 189); *Iac, emac, erac ta çeguioc trancart* «frappe, donne, tue, mais ne lui fais pas de perfidie» (*RS*, 272); *Regla eçac egun oroç onsa heure etchia, eure gauça gucieta emac diligencia:* «règle bien, chaque jour, ta maison, mets du zèle dans toutes tes affaires» (*LVP* I, 206); *fama gayciç etxemala lagunari falsuqui* «que tu ne donnes pas de mauvaise réputation à ton prochain fausement» (*LVP* I, 221). *Norc ere utzi- ren baitu bere emaztea, bemo separationeco letrá* «Quiconque délaisse sa femme, qu'il lui donne un acte de séparation» (*Leiz. Mt.* 5, 31); *dohainic recebitu duçue, eta dohainic emaçue* «donnez gratuitement, car vous avez reçu gratuitement» (*Leiz. Mt.* 10, 8); *baldin gosse bada hire etsaya, emóc iatera: baldin egarri bada, emóc edatera* «si ton ennemi a faim, donne-lui à manger, s'il a soif, donne-lui à boire» (*Leiz. Rom.* 12, 20).

Exemples avec *jin*, illustrant l'aspect perfectif:

Ama, indazut athorra «Mère, donnez-moi une chemise» (*Berteretx*); *yndac micabat orban бага, diada nesquea gajpaga* «donne-moi une pie sans tâche, je te donnerai la fille sans défaut» (*RS*, 174); *indan edatera* «donne-moi à boire» (*Leiz. Jn.* 4.7); *indac hemen platean Ioannes Baptistaren burna* «donne-moi ici sur le plat la tête de Jean Baptiste» (*Leiz. Mt.* 14, 8), *indac onbassunetic niri beltzen çaitadan partea* «donne-moi la part qui me revient des biens» (*Leiz. Lc.* 15, 12); *indazue niri ere botbere hori* «donnez-moi aussi ce pouvoir» (*Leiz. Act.*, 8,

19); *gure eguneco ognia iguc egun* «donne-nous» *aujourd'hui* notre pain du jour» (Leiz. *Mt.* 6, 11); *iguque çuen oliotic* «donnez-nous de votre huile» (Leiz. *Mt.* 25, 8); *eyec congit gendetzey* «donne-leur congé aux gens» (Leiz. *Mt.* 14, 15); *eyeque ceuroc iatera* «donnez-leur vous-même à manger» (Leiz. *Mt.* 14, 16).

À l'impératif, la valeur de l'aspect est souvent facile à apprécier. Mais la différence aspectuelle existe tout aussi bien en dehors de l'impératif:

Harc ebori eztemayo oren vaten epphia «Il ne donne à personne ni une heure de délai» (*LVP* I, 148) (Aspect habituel, donc imperfectif).

Niotsala lidan liburutchoa «lui disant qu'il me donnât le livre» (Leiz. *Ap.* 10, 8) (l'action de donner est vue sous sa totalité, aboutissant à un terme: perfectif). En tout cas, on ne saurait souscrire à l'affirmation de Lafon: «La racine *ma-* désigne un changement qui aboutit à un terme...» (*Le système du verbe basque* I, p. 430). En réalité, ce serait plutôt le contraire. Fausse pour *eman*, l'affirmation de Lafon s'applique parfaitement à *jin*, du moins pour les textes du XVI^e siècle.

Arrivé à ce point, qui parachève notre analyse de la racine *in*, je me dispenserai volontiers d'une récapitulation inutile, et je terminerai un peu abruptement avec ces mots à la manière de Vinson: Je laisse au lecteur, dont j'ai déjà assez éprouvé la patience, le soin de compléter et d'étendre ces observations.

Travaux Cités

- F. M. Altuna, *Etxepareren hiztegia*. Bilbao, Mensajero, 1979.
 —, *Bernard Etxepare. Linguae vasconum primitiae*, Bilbao, Mensajero, 1980.
 P. de Axular, *Gero* (Ed. de Luis Villasante), Barcelona, Juan Flors, 1964.
 R. M. Azkue, «Mendibururen adizkiak era idaztanka», *Euskera* 9, 1928, 124-183.
 —, «Gipuzkera osotua», *Euskera* 15, 1934, 289 sq.
 —, «Evolución de la lengua vasca», *Euskera* 16, 1935, 57-120.
 —, *Morfología vasca*, Bilbao, La Gran Enciclopedia Vasca, 1923, 1969².
 L. L. Bonaparte, *Études sur les trois dialectes basques des vallées d'Aezcoa, de Salazar et de Roncal*, Londres, Imp. L. L. Bonaparte, 1872.
 K. Bouda, *Das transitive und das intransitive Verbum des Baskischen*, Amsterdam, K. A. W. Verh. Afd. Letterkunde (N.R.) Dl. XXXII, 1933.
 —, «Zusätze zu Hugo Schuchardts *Primitiae linguae vasconum*», *BAP* 24, 1968, 266 sq.
 A. Campión, *Gramática de los cuatro dialectos literarios de la lengua euskara* (1884), Bilbao, La Gran Enciclopedia Vasca, 1977².
 N. G. H. Deen, *Glossaria duo Vasco-Islandica*, Amsterdam, H. J. Paris, 1937.
 B. Etxepare, *Linguae vasconum primitiae* (Ed. de Altuna), Bilbao, Mensajero, 1980.
 Euskaltzaindia, «Aditz sintetiko», *Euskera* 22 (2.aldia), 1977, 785-850.
 H. Gavel, *La chanson de Berterretx*, Anglet.
 P. Policarpo de Iráizoz, «Versos euskéricos del siglo XVIII», *FLV* 8, 1976, 65-75.
 J. Ithurry, *Grammaire basque, dialecte labourdin* (Nouv. éd.). St. Sébastien, E.V., 1979.
 P. Lafitte, *Grammaire basque (Navarro-labourdin littéraire)* (Éd. Rev.), Bayonne 1962.
 R. Lafon, *Le système du verbe basque au XVI^e siècle* (1943), Bayonne, Elkar, 1980².
 —, «Sur la place de l'aezcoan, du salazarais et du roncalais dans la classification des dialectes basques», *Pirineos* 11, 1955, 109-133.

- F. I. de Lardizábal, *Gramática vascongada*, San Sebastián, Baroja, 1856.
- M. de Lecuona, «Textos vascos del siglo XVIII, en Tierra de Estella», *FLV* 5, 1973, 369 sq.
- P. Lhande, *Dictionnaire basque-français*, Paris, G. Beauchesne, 1926.
- Th. Linschmann et H. Schuchardt, *I. Leizarragas Baskische Bücher von 1571*, Strasbourg, Trübner, 1900.
- L. Michelena, *Fonética histórica vasca (FHV)*, Saint Sébastien, Diput., 1977².
- , *Textos arcaicos vascos*, Madrid, Minotauro, 1964 (Abréviation *TAV*).
- , *Mitxelaren idazlan bautatuak*, Bilbao, Mensajero, 1972 (Abr. *MIH*).
- , «Arnaut Oihenart», *BAP* 9, 1953, 445-463. Aussi *MIH*, pp. 233-256.
- , «Un catecismo vizcaíno del siglo XVII», *BAP* 10, 1954, 85-95.
- , «Un catecismo salacenco», *FLV* 14, 1982, n.º 39, 21-42.
- A. Oihenarte, *Aisotitzak eta neurtitzak* (1657), Ed. de Larresoro, St. Sébastien 1971.
- J. M. Satrustegui, «Promesa matrimonial del año 1547 en euskera de Uterga», *FLV* 9, 1977, n.º 25, 109-114.
- H. Schuchardt, *Primitiae linguae vasconum* (1923), Tübingen, Niemeyer, 1968².
- Simin Palay, *Dictionnaire du Béarnais et du Gascon modernes* (1961), Paris 1980².
- M. J. Soto Michelena, «El lexicon de "Refranes y Sentencias de 1596"», *ASJU* 12-13, 1978-79, 15 sq.
- J. de Urquijo, *Refranero vasco* I, II, Saint Sébastien, Auñamendi, 1964.
- W. J. Van Eys, *Dictionnaire basque français*, Paris, Maisonneuve, 1873.
- , *Grammaire comparée des dialectes basques*, Paris, Maisonneuve, 1879.
- Jul. Vinson, «Bibliographie linguistique», *RLPhC* 29, 1896, 201-219.